

Le liseur de nues



Illustration de l'auteur Loris Bied

3 mars 2084 - 5h13

Vie individuelle

Le son sourd de la cloche résonnait à travers la conque, inlassablement. Comme tous les matins, le couvent se réveillait progressivement au rythme des tintements. Les premiers rayons emplissaient la cellule de Lino, deux étages plus bas. Une lumière hivernale glissait à travers le vitrage, révélant une pièce exiguë et austère. Le vent glacé s'engouffrait par les pans de bois, le tirant d'un sommeil agité. Un nuage de poussière, épais, flottait dans l'air. Il se frotta les yeux.

Tous devaient être debout avant l'aube, tel l'imposait la Règle. A son grand regret, il n'était pas matinal pour un sou. Autour de lui, une matière grisâtre aux reliefs torturés, couvrait les murs et le plafond. Des gouttes perlaient le long des parois humides. L'enduit tombait, morceau par morceau. Le toit, affaibli par les années, laissait s'infiltrer la pluie par endroits. Il se leva tant bien que mal, les muscles encore engourdis. Prendre appui lui rappela douloureusement l'état de sa main. Sa blessure se refermait mal. Deux hideuses mouches bleues s'envolèrent du bandage. D'un mouvement de bras désespéré, il tenta de les faire fuir. Sans succès. Tout ici l'agaçait mortellement. Son corps se dirigea par automatisme vers le lavabo en céramique blanche au fond de la pièce. A chaque pas, la fraîcheur du sol remontait par ses pieds, se diffusant dans sa frêle musculature. Ici, le froid était ambiant. Constant. Il s'empressa d'enfiler sa coule hivernale par-dessus sa tunique encore tiède. De petits cristaux de glace s'étaient formés à la surface d'une eau trouble et brunâtre, stagnante au fond du lavabo. Il y plongea les mains et s'aspergea vigoureusement le visage. Aussitôt, le sang afflua, colorant ses joues d'un rouge écarlate. Il changea son bandage et nettoya sa main. L'amputation aurait été sage, sans doute.

Cette nuit, une crampe d'estomac fulgurante l'avait arraché à son sommeil. La faim. Elle lui rendait toujours visite à la même heure, coupant court à ses rêveries. Son ventre se creusait, gargouillant continuellement. Les repas étaient maigres. L'enflure de cellérier veillait au grain, rationnant les stocks. Un miroir, en partie brisé, occupait le dessus du lavabo. Il reflétait un corps décharné par cette disette hivernale. Dans la pénombre, Lino tenta de se coiffer, rabattant ses boucles brunes en arrière. Son teint pâlisait chaque jour davantage. Un nez aquilin occupait la majeure partie de son visage. Il approcha son menton, caressant la surface qui accrocha légèrement sa main. Il aurait fallu se raser de près, mais le courage lui manquait. *Tant pis*, se dit-il. La cellule mesurait dans les dix mètres carrés, un rectangle étroit et profond. Elle se poursuivait par une petite loggia donnant sur la campagne. Lino pouvait, en tendant les bras, toucher les deux murs périphériques, et même effleurer le plafond du bout des doigts. Aucune des cent cellules ne différait. L'optimisation semblait avoir régi la construction dans son ensemble. Une véritable machine, en un sens, mais une machine non dénuée d'un charme déroutant. L'atmosphère singulière des lieux ne manquait jamais de le rappeler. Il en allait de même pour le mobilier. Un lit rudimentaire, fait d'un cadre en chêne débité avec soin, occupait le centre droit de la pièce. Quelques vieux draps servaient de couverture. En face, un bureau bancal accompagné d'une chaise étaient collés aux pans de bois donnant sur la loggia. De l'autre côté, dans l'alignement du lit et face au lavabo, se trouvait une armoire de bonne facture, dépourvue de porte. A l'intérieur, les trois coules du jeune homme étaient suspendues. Avec le temps, le blanc du tissu avait viré au gris. Sa loggia, faite d'un béton brut et pauvre, contrastait avec le paysage riche et verdoyant de la vallée. La fin de l'hiver approchait. Il s'avança vers le petit bureau carré. Ouvrir le volet d'aération restait une opération délicate. Le loquet en bois, d'un autre siècle, tenait à peine. Il espérait qu'un peu de chaleur viendrait chasser le froid qui lui glaçait les os. Peine perdue. La bise s'engouffra, il claqua le volet. En contrebas, des bruits de pas attirèrent son attention. Le frère claviste entamait sa première ronde du matin. Il trottnait le long du chemin, serpentant entre les pilotis, emmitoufflé tant bien que mal dans une coule en mauvais état. Depuis sa fenêtre, Lino suivait chacun de ses mouvements à travers le moucharabieh de béton qui servait de parapet.

Le couvent, perché sur une myriade de pilotis aux formes étranges, survolait le sol de la colline. La pente coulait sous la grande horizontale de la bâtisse. Sans ce détail, l'ouvrage aurait sans doute été détruit, comme tant d'autres. Les dérouteurs ne ménageaient pas leurs efforts pour rendre à la terre ce qui lui appartenait : édifices, entrepôts, maisons, routes... autant de mouiroirs pour un sol désormais vénéré. Chaque parcelle de terre occupée condamnait une multitude d'espèces, plantes, insectes et petits animaux, fracturant la chaîne entière. Le constat était amer pour une société en proie à la faim. Le couvent était une cible de choix, mais par un hasard cocasse, cette masse de béton sévère respectait la Règle. Le sol restait intact. Seule l'église faisait exception, détachée du reste de l'édifice, à l'image d'un sanctuaire en sursis. Au regard de son usage symbolique, les pères avaient obtenu une dérogation afin qu'elle ne soit pas démolie. De quelle obédience étaient les moines à l'origine du bâtiment ? L'avaient-ils prévu ? Personne ne le savait, et très honnêtement, cela importait peu. L'édifice pouvait ainsi poursuivre sa course, en silence, le long du coteau.

3 mars 2084 - 5h33.

Vie collective.

Perdu dans ses pensées, Lino ne prêta pas attention aux claquements des portes venant du couloir. Pourtant, le bruit terrible des pas du père Calvus emplissait le corridor. Lourd mais cadencé, il faisait tinter ses clefs en rythme. A son passage, les portes vertes des cellules s'ouvraient une à une dans un bruit sourd de rigueur militaire. La fente de lumière, à hauteur d'œil, éclairait subtilement la circulation. Seul l'imposant cône de l'oratoire interrompait cette séquence. Le large couloir alternait entre longs silences et brusques exaltations, ombres douces et lumières violentes. Chacun sortait à tour de rôle, se plaçait à droite de la porte et inclinait la tête en signe de respect. La chambre de Lino se trouvait dans la deuxième moitié du linéaire. Il restait une dizaine de portes avant que le père n'atteigne la sienne. S'il ne sortait pas, Calvus ne ferait pas dans la dentelle. Non-content d'une carrière religieuse en demi-teinte, le vieux ventru se complaisait à exercer une autorité déplacée sur les jeunes frères. Le père se dandinait, savourant chaque instant de discipline matinale. Une lecture sous un beau ciel bleu, voilà qui leur fera du bien, pensa-t-il. Un léger sourire en coin trahissait le plaisir sadique de l'homme. Depuis maintenant douze ans, il écumait les couloirs du monastère en qualité de père supérieur. Ses deux grosses sandales en cuir raclaient le sol à chaque pas. Elles étaient surmontés d'un corps ventripotent qui défilait vulgairement devant les cellules.

L'embonpoint du père tranchait avec le rachitisme des frères. Selon lui, c'était une question de métabolisme lent. Pour d'autres, il s'agissait plutôt d'une connivence à peine cachée avec le cellérier, une amitié aux avantages notoires.

Son corps massif ralentit à mi-parcours. Le rythme s'était altéré. Une note se perdit, et la machine se grippa. Il reprit le compte rapidement. Un foutu briseur de mélodie manquait à l'appel. Qui osait ainsi rompre sa sérénité matinale ? grogna-t-il. Calvus se planta tel un roc devant la porte. Ses yeux, habités d'une cruauté inquiétante, fixaient le numéro 88. Le frère Lino. Ses doigts potelés allaient saisir la poignée lorsque la porte s'ouvrit brusquement, manquant de lui arracher la main. Les deux hommes restèrent figés. Le père plongea son regard dans celui du jeune homme, le scrutant plusieurs secondes. Lino baissa la tête en signe de soumission, espérant ainsi apaiser la colère de son aîné. En vain. Le martinet s'abattit, les lanières frappant l'arrière du crâne. Instinctivement, il bascula vers l'avant. Une main projetée à temps amortit partiellement la chute, mais la moitié de son visage heurta la chape de béton. Un bruit sourd résonna dans le couloir, son crâne vibrant sous l'impact. Silence. Visiblement fier de son coup, le père repartit cahin-caha. Tout en tournant le dos, il lança à voix haute : " Ah, l'imbécile ! Croire qu'il pourrait échapper à la Règle..."

Quinze minutes plus tard, les cuillères raclaient énergiquement le fond des bols dans le silence pesant du réfectoire. De la bouillie de maïs grisâtre occupait le récipient, insipide et froide. Les frères engloutissaient ces quelques bouchées en une poignée de secondes, puis patientaient jusqu'à la fin du temps imparti, comme l'exigeait la Règle. La vie s'écoulait ainsi : aucune entorse n'était permise. Les frères restaient assis dans cette grande salle traversante, baignée de lumière, dans un calme absolu. Au milieu de cette ambiance pesante, Lino observait la structure massive de béton. Quatre imposants poteaux, striés d'un veinage boisé parsemé de nœuds, scandaient la pièce en trois parties égales. L'allée centrale servait à la circulation des hommes et des mets, tandis que les travées latérales accueillait les tables. Construites à la manière d'un pont, les quatre piles soutenaient d'imposants porte-à-faux sur les périphéries. Perdu dans un ennui à peine contenu, le garçon détournait les yeux vers la vallée. Elle sommeillait sous un plafond laiteux et mouvant, une

mer de nuage s'étendant à perte de vue. Ces masses blanches, paisibles, glissaient lentement en direction du couvent. Le spectacle de la nature, censé enseigner aux frères le miracle de la création, se déployait dans toute sa splendeur. La façade, dénuée d'éléments structurels, transcendait la vue sur l'extérieur tout en agrandissant le volume de la pièce. Les pans de verres ondulatoires, sortes de grands vitrages entrecoupés par des meneaux en béton, striaient le panorama dans les deux directions, révélant un rythme singulier. Une véritable partition paysagère où les nuages jouaient la clef de fa de la symphonie. Lino percevait presque les notes que les collines lui jouaient, leurs ondulations dansant avec l'ombre des meneaux glissaient sur les dalles massives de béton, transformant le sol de la salle en une partition vivante.

A sa gauche, un jeune frère tournait avec précaution les pages d'un ouvrage imposant. Son attitude attira immédiatement l'attention de Lino. Son voisin dévorait les lignes avec un plaisir palpable. Il s'adonnait à cette lecture frénétique au point de sembler être parfaitement ailleurs. Fasciné, le garçon posa discrètement son regard sur le titre du bouquin, curieux de découvrir ce qui captivait tant son lecteur :

Dictionnaire universel des nues, Tome II, rédigé à l'abbaye du Thoronet par le père Petras d'Avignon en l'an 2031

Un classique du genre. Lino l'avait déjà feuilleté maintes fois, mais au vu des nombreuses annotations qui couvraient chaque page, ce frère s'y plongeait avec une intensité bien supérieure à la sienne. Le paragraphe du jour traitait de la confusion fréquente entre stratus et stratocumulus en zone de dépression thermique, un imbroglio qui conduisait souvent à de grossières erreurs de traduction. Comprendre la langue des nues n'était pas chose aisée. Contrairement à de nombreux dialectes, ses idéogrammes s'exprimaient en trois dimensions plutôt qu'en deux, le tout imbriqué dans des motifs complexes au cœur des masses gazeuses. Les lecteurs devaient décortiquer chaque signe avec soin. C'était une langue spatiale, qui se lisait autant dans les contours que dans l'espace interne de chaque forme. Une vision tridimensionnelle s'avérait donc essentielle, et c'est sur ce point que se fondait la sélection des frères. Pour simplifier leur travail, plusieurs ouvrages portaient sur le classement des espèces et des genres. Ils permettaient aux novices d'aborder la dissection des volutes avec une idée plus précise des sentiments qui guidaient le propos :

Là où l'espace est un mot, un signe, un idéogramme, l'espèce est une intonation. Là où l'espace est un mot, un signe, un idéogramme, le genre est une émotion.

Chaque liseur connaissait la comptine par cœur : un cumulonimbus de souffrance, un cirrus de solitude, un cirrocumulus de bonheur. Lino était captivé par cette langue capable de traduire la complexité du monde et des émotions.

3 mars 2084 - 6h00. Vie spirituelle.

L'heure était venue. Un murmure parcourut le grand réfectoire, puis la procession se mit en branle, en direction du cloître perché sur le toit de l'édifice. Une audace originale qui tranchait avec la rigidité des couvents traditionnels. L'espace méditatif, tourné vers le ciel, répondait à merveille au nouveau dogme humain, à la nouvelle Règle. Il se dressait en un observatoire privilégié, offrant aux frères une contemplation attentive sur le nouvel intérêt des Hommes : les nuages. En fin de compte, ce qui sauva réellement le bâtiment de la destruction tenait à ce concentré de générosité : libérer le sol, libérer les façades, libérer le toit. Pour cet édifice qui évoquait davantage un bunker

qu'une cabane de plage, cela pouvait prêter à sourire. Cependant, l'argument n'en restait pas moins solide : malgré sa massivité, le couvent semblait flotter avec une légèreté surprenante.

Les corps s'entassaient dans un escalier étroit, peu pratique. Une large rampe, voilà ce qu'il aurait fallu réaliser pour faire transiter chaque jour ces amas d'hommes encapuchonnés et silencieux jusqu'au cloître du couvent. La chaleur des corps s'élevait, aspirée par une ouverture à la forme étrange, une main disloquée figée dans la matrice de béton. A la sortie, les corps se déversaient par dizaines au cœur de ce cloître céleste, la lumière vive les aveuglant un à un. De là-haut, aucun des paysages alentour ne se laissait deviner : de hauts murs barraient la vue, s'arrêtant juste au-dessus des yeux, condamnant ce plaisir. Le lieu était pensé pour éviter toute distraction. Il ne restait alors qu'une seule échappée possible au regard : lever les yeux vers le ciel.

Les hommes fourmillaient sur la toiture, concentrés et silencieux, s'adonnant avec le plus grand sérieux à leurs tâches. Le vent glacial de l'hiver fouettait leurs visages. Les postérieurs trouvaient place dans les nappes d'herbes folles, asséchées par le gel. Chacun choisissait son emplacement avec soin, reprenant le même que celui de la veille : au-delà du protocole, il fallait éviter les plantes inconfortables. Entre le chiendent, la cardamine et, depuis peu, les orties, le moindre faux pas pouvait se révéler douloureux pour un postérieur sensible. Lino occupait un poste sur l'aile nord, à l'ombre de l'imposante pyramide qui soutenait le lanterneau de la cloche. A cette heure, les premiers rayons du soleil caressaient à peine la cime des murs. Le vent du nord martelait le couvent dès les premières pluies d'automne et ne s'arrêtait qu'à la mi-printemps. La bise... un nom trompeur, tant sa caresse mordante s'apparentait à une claque brutale. Son sifflement continu emplissait la tête de chaque frère, vibrant dans leurs os et leurs muscles. Tous attendaient avec impatience le retour du printemps. Il ne tarderait plus, et avec lui reviendrait une forme d'opulence gustative.

La cérémonie allait débiter. Les bougies furent allumées, l'encens consumé. A chaque inspiration, le parfum, mélange de cannelle et de sauge, caressait les narines du garçon. Il se mêlait aux relents âcres et crasseux des hommes. Une étrange sensation émanait du lieu. Le vide, transcendé par le silence religieux qui régnait, semblait se dilater au contact des murs. Les quatre rangées de frères, alignées le long du cloître, quadrillaient le ciel de regards acérés. Les premiers rayons du jour effleuraient les milliers de volutes formées par l'épaisse couche de nuages. Ils étaient d'un blanc pur, blanc neige, blanc crème. L'apparition du jour faisait surgir ces architectures gazeuses aux inspirations exotiques. Le jeune homme voyageait ainsi entre orient et occident, plaines et montagnes, palais et cités, tous cohabitant dans ce monde imaginaire, son monde à lui. L'alphabet des nues ne lui réservait plus aucun secret. D'un coup de crayon habile, il décortiquait l'espace interne d'un cirrostratus, un nom barbare pour désigner une forme si délicate. Suspendu en haute altitude, il ondulait en un long filament vaporeux, tout en subtilité. Le nuage se déployait en nappe, à l'image d'une œuvre de Burle Marx. Du coin de l'œil, Lino en déduisait la forme générale, identifiait les séquences, disséquait les volutes, laissait parler les vides pour faire vibrer les mots. Celui-ci évoquait étrangement une méduse : les filaments s'élevaient en un mamelon vertical, singulier pour un spécimen de ce genre. De cette masse informe naissait un doux phrasé, un psaume destiné à s'inscrire dans l'imposant ouvrage qu'était la Règle : des milliers de poèmes, murmurés par les nues du bout des lèvres. Après quelques croquis, le jeu touchait à sa fin, et Lino transcrivait la première phrase de la journée. Un vers étonnant, à l'image du nuage qui l'avait porté. Mais avant qu'il ne puisse le terminer, sa main se figea. Une sueur froide le parcourut. Parmi les lignes couchées sur le vélin, son nom apparaissait en toutes lettres.

A cet instant, sur l'observatoire du couvent de la Tourette, sa vie vacilla. Pour la première fois, il transgressa la Règle.

Loris BIED est architecte HMONP, diplômé de l'ENSA Saint-Etienne. Praticien depuis 2021, il travaille notamment à la construction d'équipements publics. En parallèle, il se passionne pour la question du récit au sens large, qu'il soit bâti ou fictif. Fasciné par les littératures de l'imaginaire, il se lance dans la rédaction d'un cycle de nouvelles dont le Liseur de nues constitue l'amorce. Ce recueil, en construction, explore un futur proche, oscillant entre dystopie et utopie écologique.